NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 10 1956

La voix de l'Église dans la crise présente

Émile BERGH (s.j.)

p. 1009 - 1026

https://www.nrt.be/it/articoli/la-voix-de-l-eglise-dans-la-crise-presente-2386

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La voix de l'Eglise dans la crise présente

Depuis des semaines, les événements du Proche Orient, de Pologne et de Hongrie ont tenu l'opinion mondiale en alerte. D'heure en heure, on a suivi leur développement aux vicissitudes si rapides et si inattendues. En même temps que pesait sur le monde entier la menace d'un nouveau conflit, sans doute beaucoup plus grave encore que les précédents, une intense indignation a soulevé les peuples libres contre l'inqualifiable intervention des armées russes en Hongrie. Durant les journées douloureuses et héroïques de la nation hongroise, un moment avaient surgi, lumineux, des espoirs de liberté pour ceux qu'opprime, depuis des années déjà, un régime où la force prime le droit et dont l'inspiration profonde, obéissant à une conception matérialiste de l'homme et du monde, fait violence à la nature humaine au point d'en ignorer la dignité, voire de la mépriser.

Brusquement ces espoirs se sont effondrés. La violence noyait dans leur sang ceux dont l'appel déchirant à la liberté avait retenti par le monde. L'héroïsme des victimes de cette brutale répression, qui n'hésite même pas à se couvrir de fictions juridiques qui sont un défi de la conscience morale, a arraché, au prix de quels sacrifices, le masque qui avait dérobé aux regards peu avisés le vrai visage de ce communisme athée, ennemi de l'homme parce que opposé à Dieu, qu'aucun camouflage ne permettra désormais d'ignorer.

Nous n'avons pas à retracer les événements connus de tous. Nous voudrions réunir ici les expressions de la voix de l'Eglise catholique au cours de ces semaines d'angoisse.

*
* *

Le 29 juin 1956, S.S. Pie XII adressait aux cardinaux Minds-

zenty, Stepinac, Wyszynski, aux archevêques et évêques, au clergé et aux fidèles « d'Albanie, de Bulgarie, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Yougoslavie, de Pologne, de Roumanie, d'Allemagne orientale et des autres nations persécutées d'Europe » la Lettre apostolique *Dum maerenti animo,* dont le but était de réconforter ceux qui souffrent, d'alerter ceux qui sembleraient faiblir, de les inviter tous à se grouper fermement autour de leurs chefs et pasteurs légitimes [1]. Certes les catholiques de Lithuanie, d'Esthonie, de Lettonie, ceux des républiques soviétiques de la Russie Blanche et de l'Ukraine étaient présents aussi au cœur du Souverain Pontife [2]. Et c'est jusqu'en Chine, au Vietnam-Nord, en Corée, que se porte la pensée du Pape, bref vers tous ceux qui subissent la même oppression, qui sont victimes de cette volonté déclarée d'éteindre le sentiment religieux, de former des « hommes nouveaux », libres des préjugés anciens.

Il y a cinq cents ans, rappelait S.S. Pie XII, le pape Callixte III, dans sa Lettre *Cum his superioribus annis* du 29 juin 1456, invitait les nations chrétiennes à la pénitence, à la ferveur, à la prière. Les régions danubiennes étaient en effet déjà frappées ou menacées par les Turcs, qui en voulaient tout autant à la foi qu'aux richesses matérielles de ces peuples. L'action de saint Jean Capistran et la vaillance de Jean Hunyade, lors de la libération de Belgrade, sauvèrent la chrétienté. Dorénavant, la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 6 août, allait, par disposition de Callixte III, dans sa Lettre apostolique *Inter divinae dispositionis* du 6 août 1457, commémorer ce glorieux événement.

Mais l'histoire a de douloureux recommencements et la persécution présente est bien plus grave en étendue et en dangers sournois que les périls de jadis.

« Aujourd'hui encore, hélas !, continue le Souverain Pontife, vous qui habitez ces mêmes pays, vous êtes dans la tristesse et l'affliction en même temps que beaucoup d'autres catholiques — non seulement de rite latin, mais aussi de rite oriental — qui demeurent dans les régions voisines à l'Est, ou au Nord le long de la mer Baltique. Voici plus de dix ans, vous le savez par expérience, que l'Eglise du Christ est privée de ses droits, bien que différemment selon les endroits ; les associations pieuses et les Congrégations religieuses sont dissoutes et dispersées et les Pasteurs entravés dans l'exercice de leur ministère, quand ils ne sont pas déportés, exilés ou mis en prison ; on a même prétendu témérairement supprimer les diocèses de rite oriental et, par tous les moyens, pousser au schisme le clergé et les fidèles. Nous savons aussi que beaucoup sont persécutés de toutes manières, pour avoir professé la foi ouvertement, sincèrement et courageusement, et pour s'être employés avec force à la défendre. Ce qui Nous attriste le plus, c'est de savoir que l'esprit des enfants et des jeunes gens est imprégné de doctrines fausses et perverses, dans le but de les éloigner de Dieu et de ses saints préceptes, au détriment de la vie présente et non sans danger pour la vie future. »

1. *A.A.S.,* XXXXVIII, 1956, p. 549-554. *La Documentation catholique,* 1956, col. 965-970.
2. *L'Oss. Rom.,* 15 juillet 1956.

Après avoir célébré le courage des trois cardinaux de Hongrie, de Yougoslavie et de Pologne, des membres de la hiérarchie, du clergé et du laïcat, « qui se prodiguent autant qu'ils le peuvent pour la défense et l'avancement du règne pacifique et pacifiant de Jésus-Christ », le Pape redit combien il faut mettre dans la prière toute sa confiance :

« Jamais, vous le savez, le Rédempteur n'oublie son Eglise, jamais il ne l'abandonne; au contraire, plus violents sont les flots qui assaillent la barque de Pierre, plus le divin Nocher reste vigilant, même s'il semble parfois assoupi (cfr *Matth.*, VIII, 24; *Luc*, VIII, 23). Méditez chaque jour cette promesse de Jésus qui ne manque pas d'inspirer aux âmes chrétiennes une espérance et une consolation certaines, surtout aux heures d'épreuve : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (*Matth.*, XXVIII, 20). Mais « si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? » (*Rom.*, VIII, 31). Jésus est donc avec vous et ne refusera jamais le secours divin à vos supplications. »

La confiance toutefois doit marcher de pair avec la générosité :

« De tous, Jésus exige qu'ils obéissent toujours plus fidèlement aux préceptes de l'Eglise et qu'ils défendent toujours généreusement leur foi.

« Vous savez de quoi il s'agit : il s'agit de votre salut éternel, de celui de vos fils et de tous vos proches, qui est aujourd'hui gravement menacé par l'impiété des athées. Cependant, dans ce combat spirituel, si tous et chacun — ce dont Nous avons pleine confiance — combattent courageusement et fidèlement, il ne pourra pas y avoir de vaincus, mais seulement des victimes glorieuses; des persécutions et du martyre surgiront pour l'Eglise du Christ de nouveaux triomphes qui seront écrits en caractères d'or dans ses annales. Nous ne voulons même pas penser que des disciples de Jésus-Christ, découragés, abandonnent le champ de bataille, s'abstiennent d'une franche profession de foi, ou s'endorment inertes et indolents, tandis que les fauteurs de l'impiété s'efforcent de dévaster le royaume de Dieu. Si toutefois — ce qu'à Dieu ne plaise — cela arrivait en quelque endroit, il en résulterait, non seulement pour les déserteurs, mais aussi pour les communautés chrétiennes, un dommage irréparable et la ruine suprême. »...

« Nous savons aussi, malheureusement, que la fragilité et la faiblesse humaines vacillent, spécialement quand les épreuves et les vexations durent si longtemps. Il arrive alors, en effet, que certains tombent dans le découragement et perdent la ferveur; pire encore, ils en viennent à la conclusion qu'il est nécessaire de mitiger la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ et, disent-ils, de l'adapter aux temps nouveaux et aux circonstances nouvelles, énervant ou modifiant les principes de la religion catholique, pour les accorder faussement aux erreurs de ce siècle en progrès.

Les devoirs du clergé et du laïcat sont clairs : union à leurs Pasteurs, vie chrétienne exemplaire qui soutient ceux qui céderaient à la lassitude ou à la crainte, prière ardente sous le patronage spécial de la Sainte Vierge. En entendant sonner les cloches, qu'ils se souviennent qu'il y a cinq siècles Callixte III avait déjà prescrit de les faire retentir pour appeler l'univers catholique à la prière dans ces graves conjonctures. Qu'aujourd'hui encore toute la famille chrétien-

ne s'unisse dans la supplication pour les persécutés et la conversion des persécuteurs.

« Nous désirons encore, termine le Souverain Pontife, que non seulement Nos propres prières, spontanées et ferventes, aillent au-devant des vôtres, mais que s'y unissent également en tout lieu celles des fidèles de tout milieu, qui prennent une vive part à vos peines et s'adressent d'un seul cœur au ciel.

« Soyez certains que toute la famille chrétienne admire avec respect ce que depuis longtemps vous souffrez en silence, dans les tribulations et les angoisses, et qu'elle implore le secours du Dieu de miséricorde pour que vous ne succombiez pas aux durs coups de l'impiété ou aux embûches insidieuses de l'erreur, mais qu'avec la force des martyrs vous donniez au contraire publiquement témoignage de votre foi, afin que vos persécuteurs eux-mêmes — à qui s'étend aussi le commandement de la charité chrétienne — obtiennent le pardon de Celui qui, prêt à les accueillir, attend avec amour le retour de tous ses fils prodigues [3]. »

*
* *

La Lettre apostolique *Dum maerenti animo* du 29 juin a trouvé une singulière confirmation dans les secousses des dernières semaines en Pologne et en Hongrie. Refaisons sommairement l'histoire des vicissitudes de l'Eglise catholique dans ces deux pays depuis dix ans.

Le gouvernement de la République populaire de Pologne, bien qu'hostile à l'Eglise dès le début, n'avait rien voulu brusquer dans un pays dont 95 % des habitants sont catholiques. Il avait cependant, déjà le 12 septembre 1945, dénoncé de façon unilatérale le concordat de 1925. En même temps que des mesures diverses réduisaient peu à peu la liberté des catholiques, l'on essayait de détacher de la hiérarchie des prêtres progressistes. Le 14 avril 1950, l'Etat et les évêques signaient un accord en 19 articles qui devait garantir les libertés religieuses essentielles. Mais ce « modus vivendi » ne devait guère inspirer la pratique du gouvernement.

Par décret du 9 février 1953, l'Etat s'arrogeait le droit de sanctionner toutes les nominations à un poste ecclésiastique et de relever de ses fonctions tout prêtre dont l'activité serait jugée contraire aux intérêts de la république [4]. L'épiscopat polonais, en sa déclaration du 8 mai 1953, opposa un très ferme « *Non possumus* » à ces ingérences civiles. En cette même année 1953, des procès savamment montés dénoncèrent les menées antipolonaises de l'épiscopat et du Vatican. Aux protestations du cardinal Wyszynski contre les fausses allégа-

3. Il y a lieu de rapprocher cette lettre de l'encyclique *Ad Sinarum gentem* du 7 octobre 1954 adressée à la hiérarchie, au clergé et aux fidèles de Chine pour les soutenir dans leurs souffrances et les mettre en garde contre les efforts tentés pour les séparer de Rome (*N.R.Th.*, 1955, p. 303-306).

4. Sur ces événements de 1953, l'arrestation du cardinal Wyszynski et la réaction du monde libre, voir E. Bergh, S. J., *L'Eglise catholique en Pologne en 1953*, dans la *N.R.Th.*, 1954, p. 303-309.

tions portées par le Procureur de la République au procès de l'évêque de Kielce, entre autres contre ses prédécesseurs les cardinaux Hlond et Sapieha, le Praesidium du gouvernement de la République populaire répondit par un coup de force : au matin du 26 septembre 1953, après une perquisition au palais archiépiscopal, le Primat de Pologne était arrêté.

A plusieurs reprises, au cours de sa détention forcée, le cardinal Wyszynski refusa la libération qu'on lui offrait moyennant reconnaissance des prétentions de l'Etat [5].

C'est ainsi que le 26 août dernier il avait encore renoncé à participer aux fêtes du troisième centenaire de la libération du célèbre sanctuaire marial et national de Czestochowa [6], parce que le gouvernement lui interdisait de rentrer ensuite à Varsovie. 1.200.000 catholiques polonais, sans craindre le mécontentement des autorités officielles, se groupèrent autour de leur Reine dans une affirmation paisible de leur foi. Ils récitèrent l'Ave Maria que leur chef avait réclamé à ses intentions. Un fauteuil, vide, recouvert de fleurs, rappelait l'absent.

Le 28 juin, la grève d'abord et puis la révolte des ouvriers de Poznan exprimaient le mécontentement du prolétariat polonais pour les dures conditions de vie qui lui sont faites.

Le 19 octobre, le Comité central du parti ouvrier communiste polonais, en réintégrant en son sein M. Gomulka, malgré une tentative d'intimidation russe, marquait le commencement d'une libération nationale de l'emprise soviétique.

Le 22, au cours d'un meeting à l'Ecole polytechnique de Varsovie, auquel participaient les étudiants et les ouvriers, une résolution fut votée demandant la libération du cardinal Wyszynski. Les jours suivants, une délégation du nouveau gouvernement, conduite par le vice-ministre de la justice, Klizko, récemment rentré dans l'activité politique, se rendit à Komancza, lieu de la résidence forcée du cardinal, pour traiter avec celui-ci de son retour à Varsovie. Le dimanche 28 octobre, c'était chose faite. Voici les termes dans lesquels le cardinal Wyszynski annonça par télégramme au Saint-Père sa réintégration dans sa charge :

« Le jour de la fête du Christ-Roi, au cinquième anniversaire de la consécra-

5. Cfr *L'Oss. Rom.*, 29, 30, 31 octobre 1956.

6. L'image de la Vierge Noire de ce sanctuaire de Jasna Gora fut apportée là de Russie, en 1382, lors de l'établissement de moines hongrois, les Ermites de Saint-Paul. A la fin de l'année 1655, lors du « déluge » sur la Pologne des forces protestantes de Charles-Gustave de Suède, le Prieur refusa de rendre le monastère. 160 soldats mal armés et 70 moines, la plupart âgés, défendirent le sanctuaire pendant six semaines contre 3000 Suédois, qui finirent par se retirer. Ce fut le début du revirement dans le sort des Polonais, qui chassèrent l'étranger de chez eux. Le 1er avril 1656, le roi Jean Casimir consacrait le Royaume à la Vierge. Dans l'histoire de ce peuple, le titre de *Reine de Pologne*, donné à la Vierge, fut une stricte réalité (cfr *Maria*, Etudes sur la Sainte Vierge, sous la direction d'Hubert du Manoir, S. J., t. IV, p. 690 et suiv.).

tion de la Pologne au Sacré-Cœur de Jésus, je suis rentré à Varsovie et je me suis mis à la conduite des affaires ecclésiastiques. Fidèle à l'Eglise Romaine, je professe mon sentiment filial de très grande vénération pour le Saint-Père et, du fond du cœur, je lui exprime mes plus vifs remerciements pour toutes les prières et supplications adressées à Dieu au temps de la tribulation et du péril. Je demande, avec grande humilité et dévouement, la Bénédiction apostolique pour moi, le clergé et les fidèles de l'archidiocèse de Gniezno et Varsovie, pour la capitale de ma patrie, pour le peuple polonais très religieusement attaché à la Vierge de Jasna Gora, Reine de la Pologne. »

Dans sa réponse le Souverain Pontife exprime sa vive reconnaissance à Dieu, félicite le cardinal pour la force d'âme dont il a donné l'exemple, souligne combien cet heureux événement, « coïncidant avec l'année mariale en l'honneur de la Vierge de Czestochowa, se gravera plus profondément dans la mémoire reconnaissante des catholiques polonais. Sous la protection de la Mère du Rédempteur que ce soit pour la Pologne l'annonce d'une paix sincère, basée sur la justice, la charité, la liberté due à l'Eglise ».

Le 29 octobre, à plusieurs reprises, le cardinal a été appelé par la foule à paraître au balcon du palais archiépiscopal :

« Mes chers fils, fils de la Pologne, je suis heureux de me trouver de nouveau parmi vous et de pouvoir vous parler comme je vous ai toujours parlé. Je vous remercie de vos prières qui m'ont aidé pendant ces trois années à me comporter en digne fils de l'Eglise et de la Pologne. Le Seigneur a voulu que nous expérimentions aussi notre amour et cette expérience va à la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. Je dois ma liberté à la Vierge de Czestochowa, Reine de la Pologne. La Pologne a été, est et restera catholique. Les dernières paroles que je vous adressais, il y a trois ans, étaient celles-ci : « En ces jours je vous dis de prier encore, de maintenir l'ordre et la paix ». C'est encore ce dont la nation polonaise a besoin maintenant, plus que de toute autre chose ».

A la date du 9 novembre [7] cinq évêques avaient été remis en liberté et avaient repris leurs fonctions. Parmi eux, outre l'auxiliaire du cardinal Wyszynski pour l'archidiocèse de Gniezno, et son vicaire général, détenus depuis septembre 1953, l'on cite Mgr Adamski, évêque de Katovice, âgé de 82 ans. Arrêté naguère pour avoir demandé aux parents catholiques d'exiger l'application des promesses de l'Etat en matière d'enseignement religieux dans les écoles, il avait été en septembre réhabilité et relâché, puis de nouveau arrêté, avec grand déploiement de forces policières, la nuit qui suivit sa libération.

Les semaines suivantes, le mouvement de détente s'accentue : le cardinal Wyszynski visite diverses villes de Pologne et va remercier la Vierge de Czestochowa. Les prélats, appelés naguère à des postes de gouvernement contre la volonté de l'Eglise, sont relevés de leurs charges. Le gouvernement renonce à son *veto* sur les nominations ecclésiastiques. De son côté, par la désignation de cinq ecclésiastiques

7. *L'Oss. Rom.*, 9 novembre 1956.

polonais, l'un comme coadjuteur « sedi datus » pour l'évêché de Dantzig, les quatre autres comme vicaires généraux du cardinal Wyszynski pour les territoires occidentaux annexés après la dernière guerre, le Saint-Siège facilite l'établissement d'un *modus vivendi* entre l'Eglise et l'Etat en Pologne.

*
* *

La Hongrie compte environ 6.500.000 catholiques sur 9.300.000 habitants. Le pays fut occupé par les troupes russes en 1945. Très tôt, la politique antireligieuse du parti communiste s'en prend aux libertés de l'Eglise [8]. Le conflit éclata surtout lors du vote de la loi sur la nationalisation des écoles confessionnelles, le 16 juin 1948. La résistance de l'épiscopat excita la colère des gouvernants : arrestations, déportations, procès montés, suppression progressive de la presse catholique, opposition grandissante contre le cardinal Mindszenty, qui incarnait la résistance aux violations des droits de Dieu, de l'Eglise et des consciences.

Dans les cérémonies de l'année mariale décrétée pour 1948 par l'épiscopat hongrois, le Primat était accueilli partout avec enthousiasme par les catholiques, réconfortés par sa fermeté. Le Kominform décida qu'il fallait liquider « le cas Mindszenty ». Le soir du 26 décembre 1948, le cardinal était arrêté; le communiqué du gouvernement du 28 portait contre lui un triple chef d'accusation : espionnage au profit des puissances occidentales, complot monarchiste contre la sûreté de l'Etat et trafic de devises. Le 3 février 1949, le tribunal du peuple de Budapest le condamnait à la prison perpétuelle. La persécution contre l'Eglise ne fit que croître dans les années qui suivirent : le 18 mai 1950, un office ecclésiastique du gouvernement est constitué et une loi du 3 juillet, avec effet rétroactif au 1er janvier 1946, permet à cet office de contrôler toutes les nominations ecclésiastiques. Pendant l'été de 1950, tous les religieux et religieuses furent arrachés violemment à leurs couvents livrés au pillage. Ils furent internés d'abord dans des monastères et divers lieux de concentration, puis libérés, mais sans possibilité de reprendre une vie de communauté. Au début de 1951, on comptait 11.000 religieux et religieuses, appartenant à 57 Ordres et Congrégations, devant chercher leur subsistance par leur travail.

Parallèlement, la fermeture de la moitié des séminaires tendait à rendre de plus en plus malaisé le recrutement sacerdotal.

Dans un autre domaine que celui de la religion, le régime pesait

8. Sur les événements de cette époque, voir les notes de P. Galopin, S.J., dans la *N.R.Th.*, 1949, p. 195-201; 310-313.

lourdement sur le peuple de Hongrie. La situation économique allait s'empirant et le sort des travailleurs s'aggravait sans cesse. Sans doute les émeutes de Poznan de juin donnèrent-elles aux travailleurs de Hongrie l'idée qu'ailleurs aussi on voulait secouer le joug de la dictature communiste. En tout cas, le 23 octobre dernier, la jeunesse, l'armée, les ouvriers de Budapest se soulevèrent contre l'oppression qui depuis plus de dix ans asservissait la nation hongroise et l'Eglise catholique. Il est frappant de noter que ce sont les classes de la population que le régime communiste semblait devoir tenir le mieux en mains qui engagèrent la lutte pour la libération. Rude dès le début, elle fut marquée d'une volonté acharnée de vaincre.

Le 28 octobre, dans l'encyclique *Luctuosissimi eventus* [9], adressée à l'univers catholique, le Pape disait sa vive douleur et prescrivait des prières publiques pour obtenir à la nation hongroise, ensanglantée par des troubles, une paix basée sur la justice :

« Les événements très douloureux qui frappent les peuples de l'Europe orientale, et surtout la nation hongroise qui nous est si chère, et qui est actuellement ensanglantée par un affreux carnage, émeuvent profondément Notre cœur paternel, et non seulement le Nôtre, mais encore le cœur de tous ceux qui sont attachés aux droits de la civilisation, de la dignité humaine et de la liberté due aux personnes et aux nations.

» Aussi, en raison du devoir de Notre charge apostolique, Nous ne pouvons pas Nous empêcher de vous lancer un appel pressant à vous tous, vénérables Frères, ainsi qu'aux troupeaux confiés à vos soins, afin que, poussés par une charité fraternelle, vous vous unissiez à Nous dans une prière suppliante à Dieu.

» Qu'elle fasse violence à Celui qui tient entre ses mains le sort des peuples et non seulement la puissance, mais la vie même de leurs chefs, pour qu'il soit mis fin au carnage et que resplendisse enfin la paix véritable, fondée sur la justice, la charité et l'obligatoire liberté. Que tous comprennent que ce n'est point par la force des armes, semeuse de mort d'hommes, ni par l'oppression des citoyens, qui ne saurait étouffer leurs sentiments profonds, ni enfin par de fallacieuses propagandes, qui corrompent les esprits et violent les droits de la conscience civile et chrétienne et ceux de l'Eglise, que peut être affermi l'ordre troublé des peuples, et que ce n'est jamais par la violence extérieure qu'on peut éteindre l'aspiration à une juste liberté.

» Dans la si grave conjoncture actuelle, qui étreint une portion aimée du peuple chrétien, un souvenir reconnaissant se présente à Notre esprit. Lorsqu'il y a de nombreuses années, Nous Nous rendîmes à Budapest, en qualité de légat de Notre prédécesseur Pie XI, pour participer au Congrès eucharistique international, ce Nous fut une douce joie et une consolation de voir les bien-aimés chrétiens de Hongrie accompagner avec une piété ardente et un si profond respect l'auguste Sacrement de l'autel, porté à travers la ville au cours d'une cérémonie solennelle. Nous ne doutons pas qu'une même foi et un même amour pour le divin Rédempteur n'animent encore ce peuple, malgré tous les efforts des partisans du communisme athée pour arracher des cœurs la religion ancestrale. Aussi avons-Nous pleine confiance que cette très noble nation, même dans la situation critique où elle se trouve, adressera à Dieu des prières pressantes pour obtenir la paix tant désirée, jointe à un ordre fondé sur la justice.

9. *A.A.S.*, XXXXVIII, 1956, p. 741-744.

Et nous espérons bien que tous les vrais chrétiens du monde entier, en témoignage de commune charité, joindront leurs supplications à celles de leurs frères broyés par tant d'injustes malheurs.

» Mais Nous exhortons spécialement à cette sainte émulation de prières tous ceux que, à l'exemple du divin Rédempteur, dont Nous tenons la place sur terre, Nous entourons, Nous aussi, d'un amour très tendre : Nous voulons dire ceux qui, dans la première fleur de l'âge, brillent d'innocence, de douceur et de joie. Elle est grande la confiance que Nous mettons surtout dans leurs prières, car ils sont, peut-on dire, les anges de ce monde souillé de tant de crimes et de péchés. Qu'avec eux tous les chrétiens invoquent le puissant patronage de la Bienheureuse Vierge Marie, si efficace auprès de Dieu en notre faveur, puisqu'elle est la Sainte Mère du Divin Rédempteur et notre Mère très aimante.

» Nous ne doutons pas qu'en tout pays, dans les villes, les bourgs et jusqu'aux hameaux les plus reculés, partout où a lui la lumière de l'Evangile, tous les chrétiens et surtout les jeunes, garçons et fillettes, ne répondent avec un très grand empressement à Nos exhortations, auxquelles se joindront les vôtres.

» Qu'ainsi, avec la faveur et l'aide de Dieu, prié par tant de voix suppliantes, avec l'intercession de la Vierge Marie, la très chère nation hongroise torturée par tant de souffrances, souillée de tant de sang, et avec elle tous les autres peuples de l'Europe orientale, privés de liberté religieuse et civile, puissent chacun organiser leur sort dans la justice et l'ordre, le bonheur et la paix, le respect des droits de Dieu et de Jésus, le Christ-Roi, auquel appartient « le règne de la vérité et de la vie, le règne de la sainteté et de la grâce, le règne de la justice, de l'amour et de la paix » (Préface de la fête du Christ-Roi).

» Animé par cette très douce espérance, à vous tous, vénérables Frères, à votre troupeau, et surtout à ceux qui en Hongrie et dans les autres nations d'Europe orientale sont si durement éprouvés et accablés de si lourdes calamités — et spécialement aux évêques de ces régions, détenus en prison, en résidence obligatoire ou exilés, — Nous accordons, avec grand amour dans le Seigneur, la bénédiction apostolique, gage des faveurs célestes et témoignage de Notre bienveillance.

» Donné à Rome près Saint-Pierre, le 28 octobre, en la fête du Christ-Roi de l'année 1956, de Notre pontificat la dix-huitième.

PIE XII, Pape. »

D'heure en heure, le soulèvement hongrois s'étend de la capitale aux provinces. Le soir du 30 octobre, les troupes de la libération délivraient le cardinal Mindszenty de sa résidence forcée de Felsöpetény, à quelque cinquante kilomètres au nord de Budapest. Au cours de huit années, le cardinal avait connu neuf lieux différents de détention. Depuis neuf mois, il n'avait pu célébrer la messe. « Je reprendrai ma tâche là où je l'ai laissée il y a huit ans », ainsi s'est-il exprimé à ses libérateurs [10]. Dès le lendemain matin, le cardinal rentrait à Budapest. Le jour même, un conseil des ministres du gouvernement de M. Imre Nagy déclarait que le Primat de Hongrie pouvait exercer à nouveau ses fonctions et ses droits civils, parce que « la condamnation qui l'avait frappé était privée de tout fondement ».

C'était la réparation solennelle des calomnies de 1948-49. Le Pape

10. *L'Oss. Rom.*, 1er novembre 1956.

voulut en dire aussitôt sa joie à l'univers catholique. Mais si l'on pouvait espérer que l'Eglise du silence allait sortir de son asservissement, d'autres graves menaces se levaient pour la paix du monde. Le conflit latent entre Israël et l'Egypte prenait la forme d'opérations militaires importantes. Deux grandes nations occidentales entraient brusquement en scène. Que ne devait-on pas craindre en cette date du 1er novembre 1956, où l'activité diplomatique n'avait pas encore pu s'exercer efficacement?

Dans une nouvelle encyclique, *Laetamur admodum,* du 1er novembre, le Pape prescrivait à nouveau des prières publiques et multipliait ses exhortations à la paix, à une paix basée sur la raison et le droit, la prudence et l'équité [11] :

« Nous nous réjouissons vivement de savoir que non seulement l'épiscopat de l'Univers catholique, mais aussi tout le reste du clergé et le peuple chrétien ont répondu avec empressement et spontanéité aux paternelles exhortations de Notre encyclique *Luctuosissimi eventus* du 28 octobre 1956, en faisant monter vers le Ciel, pour le rendre propice, des prières publiques.

» Aussi, du fond du cœur, rendons-Nous d'immortelles actions de grâces à ce Dieu qu'ont supplié tant de voix, surtout celles de la jeunesse innocente : une nouvelle aurore de paix, basée sur la justice, semble se lever sur les peuples de Pologne et de Hongrie.

» Nous avons appris avec non moins de joie que Nos Chers Fils les cardinaux Etienne Wyszynski, archevêque de Gniezno et de Varsovie, et Joseph Mindszenty, archevêque d'Esztergom, chassés jadis de leurs sièges, ont été déjà — parce que reconnus innocents et victimes de fausses accusations — rétablis chacun dans leur rang d'honneur et d'autorité, et accueillis en triomphe par la foule qui les ovationnait [12]. Nous avons l'espoir qu'il y a là un heureux présage de l'organisation et de la pacification de ces deux pays, sur la base de principes plus sains et de meilleures lois, surtout dans la pleine sauvegarde des droits de Dieu et de l'Eglise. Dans ce but, Nous réitérons notre appel à tous les catholiques de ces nations pour que, unissant leurs énergies, serrant leurs rangs, unis avec leurs évêques, ils travaillent de tous leurs moyens au progrès et à l'affermissement de cette cause très sainte. Si cette cause devait être oubliée ou abandonnée, aucune vraie paix ne serait possible.

» Tandis que Notre esprit est encore inquiet à ce sujet, Nous voici en présence d'un autre péril redoutable. Comme vous le savez, Vénérables Frères, les brandons d'une nouvelle conflagration de guerre s'agitent menaçants au Proche-Orient, non loin de la Terre Sainte où les anges, descendus du Ciel et survolant le berceau de l'Enfant-Dieu, ont annoncé la paix pour les hommes de bonne volonté (cfr Luc, II, 14). Que pourrions-Nous faire d'autre, Nous qui entourons tous les peuples de notre affection paternelle, que d'élever des prières suppliantes vers le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation (cfr II

11. *L'Oss. Rom.,* 1er novembre 1956. *La Doc. Cath.,* 1956, c. 1477-1480.

12. Un télégramme personnel du Saint-Père au cardinal Mindszenty traduisait les mêmes sentiments de vive satisfaction et de ferventes actions de grâces à Dieu pour la force extraordinaire qu'il avait accordée au Cardinal pendant sa captivité. Le Pape exprimait l'espoir que le zèle du Cardinal et des évêques, et la réponse généreuse de tous les fidèles ferait, après tant d'erreurs périlleuses et de sang répandu, refleurir en Hongrie la vie chrétienne et briller toujours la parfaite fidélité de leurs pères à l'Eglise et au Saint-Siège (*L'Oss. Rom.,* 2-3 novembre 1956).

Cor., I, 13) et de vous exhorter tous à vous unir à Nous dans la même supplication. Car « les armes de notre combat ne sont pas purement humaines; elles ont aux yeux de Dieu le pouvoir de renverser les forteresses » (cfr II Cor., 10, 4). C'est en Celui-là seul que Nous mettons Notre confiance, qui peut par sa lumière céleste éclairer l'esprit des hommes et infléchir vers des desseins plus modérés leurs volontés irritées, de manière à ce que puisse s'affermir entre les nations un ordre juste, favorisant l'utilité de chacun, dans la sauvegarde des droits légitimes de tous les intéressés. Que tous considèrent, ceux-là surtout entre les mains de qui le sort des peuples est placé, qu'aucun bien durable ne sort jamais de la guerre, mais beaucoup de dommages et beaucoup de calamités. Ce n'est point par les armes en effet, par le carnage et les ruines, que se règlent les affaires des hommes, mais par la raison et le droit, la prudence et l'équité.

» Chaque fois que des hommes sensés, conduits par le désir d'une paix sincère, se réunissent pour étudier ces problèmes, s'ils considèrent les graves dangers d'une guerre qui, s'allumant à une faible flamme, peut grandir en un immense incendie, il faut sans aucun doute qu'ils se sentent incités à s'engager dans les voies de la justice et non pas sur la route, pleine de précipices, de la violence. C'est ce que Nous voulons conseiller, en ces conjonctures dangereuses, à ceux-là surtout qui tiennent en mains le gouvernail de l'Etat. Ils verront très clairement — Nous n'en pouvons douter — que Nous ne sommes guidés par aucun autre motif que celui du bien commun et de cette commune félicité, qui ne peut jamais résulter de l'effusion du sang fraternel.

» Ainsi que Nous l'avons dit, Nous mettons principalement Notre espoir dans la providence et la miséricorde divines. De votre côté, Vénérables Frères, Nous vous exhortons, avec une instance redoublée, à encourager sans cesse et à promouvoir cette fervente émulation de prières qui nous obtiendra les faveurs de Dieu. Que sa bonté nous accorde — grâce au patronage de la Vierge Marie, Mère de Dieu — l'éloignement des dangers de guerre, l'heureuse solution aux divergences d'intérêts des nations, la sauvegarde en tout lieu, au profit de tous, des droits sacrés de l'Eglise, établis par son Divin Fondateur. Qu'il fasse enfin que « la grande famille des nations, désagrégée par le péché, se soumette à sa très douce souveraineté » (Collecte de la Fête du Christ-Roi).

» En attendant, à vous tous, Vénérables Frères, et aux troupeaux confiés à chacun d'entre vous, qui — Nous n'en doutons pas — répondront comme vous avec empressement à Nos exhortations réitérées, Nous accordons, avec très grand amour dans le Seigneur, la Bénédiction Apostolique, médiatrice des faveurs célestes et témoignage de Notre bienveillance paternelle.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er novembre, fête de tous les Saints, de l'année 1956, la dix-huitième de Notre Pontificat.

PIE XII, Pape. »

En Hongrie, les 31 octobre, 1, 2, 3 novembre, le mouvement de libération s'affirmait de plus en plus. Le gouvernement national, dirigé par Imre Nagy, atténuait constamment son caractère communiste en faisant appel à des représentants des divers partis.

Mais en même temps, l'armée rouge, qui avait semblé d'abord vouloir se retirer, recevait d'importants renforts. Alors qu'on parlementait à Budapest pour l'évacuation complète du territoire hongrois dans les trois semaines, les chars soviétiques se dirigeaient en masse vers la capitale pour écraser le mouvement populaire de libération.

C'est à ce moment qu'après quatre jours de travail intense pour se rendre compte de la situation de sa patrie et solliciter l'aide matérielle immédiatement nécessaire [13], le cardinal Mindszenty adressa au monde et au peuple hongrois, le samedi soir 3 novembre à 20 heures, par la radio libre « Kossuth » de Budapest et la radio libre « Petöfi » de Györ, le message que nous allons reproduire intégralement en traduction française. C'est à la fois une affirmation très nette d'indépendance, un témoignage de parfaite charité chrétienne, l'expression d'un sens très aigu des devoirs de l'heure présente, une défense ferme des droits de l'Eglise.

« Les déclarations prononcées ces derniers jours soulignent bien souvent que, contrairement au passé, on parle maintenant en toute sincérité. Pour ma part, je ne peux pas en dire autant. Je n'ai pas à renier mon passé : par la grâce de Dieu, je suis resté le même qu'avant ma captivité. Je tiens à ma conviction avec la même intégrité de corps et d'esprit qu'il y a huit ans, bien que ma captivité m'ait fort éprouvé. Je ne puis affirmer non plus que, désormais, je parlerai en toute sincérité : j'ai toujours été sincère. J'ai toujours dit sans détours ce que j'ai jugé bon et juste. Je ne fais que continuer cette attitude en parlant ici au monde et à la nation hongroise, directement et personnellement et non par magnétophone.

» Nous devons passer en revue les données intérieures et extérieures de notre situation extrêmement difficile. Je tiens à prendre un recul suffisant pour avoir une vue d'ensemble de la situation, mais je désire rester assez près des problèmes immédiats pour donner une réponse valable aux questions de l'heure.

» C'est la première occasion qui m'est donnée de remercier de vive voix les pays étrangers pour leur soutien. Avant tout, je tiens à exprimer ma gratitude personnelle au Saint-Père, Sa Sainteté le Pape Pie XII, pour avoir suivi avec tant d'attention le sort du chef de l'Eglise Catholique Hongroise. Je voudrais remercier en même temps les chefs d'Etats, les dirigeants de l'Eglise, les gouvernements, les parlements, les personnalités publiques et privées, de leur sympathie et de l'attention portées à ma patrie et à mon sort personnel pendant les années de ma captivité. Que Dieu les récompense! J'éprouve la même reconnaissance envers les représentants de la presse mondiale et de la radio, dont les ondes constituent assurément une véritable grande puissance humanitaire. Je suis content de pouvoir dire cela enfin en toute liberté.

» D'autre part, j'aimerais souligner qu'en dehors de nos frontières, c'est tout le monde civilisé qui nous aide et nous seconde unanimement. Cela constitue pour nous une force beaucoup plus grande que celle que nous possédons nous-mêmes. Nous sommes une petite nation, un petit pays sur le globe. Mais il y a un domaine où nous sommes assurément les premiers parmi les peuples de la terre. Aucune des nations n'a souffert plus que nous au long des mille ans de notre histoire nationale. Après le règne de notre premier roi, Saint Etienne, nous sommes devenus une grande nation. La Hongrie comptait, après la victoire de Nándorfehérvár [Belgrade], dont nous fêtons le cinquième centenaire, autant d'habitants que l'Angleterre de l'époque. Mais nous avons dû lutter continuellement pour notre liberté, dans une lutte qui défendait, dans la plupart des cas, l'Occident. Cette lutte a toujours arrêté le progrès de la nation. Toujours, nous avons dû nous relever par nos propres moyens. Aujourd'hui, pour la première fois dans son histoire, la Hongrie jouit de la sympathie efficace du monde civilisé. Tous, nous en sommes profondément touchés. Chaque hongrois se ré-

13. Cfr *The Tablet*, 10 novembre 1956.

jouit de tout cœur qu'en raison de son amour de la liberté, les autres nations aient pris en main sa cause. Nous y voyons la Providence qui, par la solidarité mondiale, se manifeste comme le chante notre hymne national : « Dieu, bénis le Hongrois... Tends-lui ton bras défenseur ».

» L'hymne continue : « Quand il lutte contre ses ennemis ». Mais nous espérons, même dans cette situation très tragique, que nous n'avons point d'ennemis. Car, nous non plus, nous ne nourrissons aucun sentiment hostile envers qui que ce soit ! Nous voulons vivre en paix avec tous les pays et tous les peuples. On peut distinguer plusieurs phases dans l'idée que le peuple hongrois s'est faite, au cours de sa longue histoire, de sa place parmi les autres nations de la terre. Ces changements, ces nuances nous permettent de tracer la ligne de l'évolution. De ce point de vue, il est caractéristique, à notre siècle, que l'évolution de chaque peuple converge dans la même direction. Il s'agit partout de repenser les nationalismes de jadis. Que le sentiment national ne soit plus une source de discorde entre les nations, mais bien le gage d'une coexistence pacifique, basée sur la justice. Que le sentiment national s'épanouisse dans le monde entier dans le domaine des valeurs culturelles qui constituent le trésor commun des nations. Ainsi l'évolution d'un pays est à même de promouvoir de manière indirecte celle des autres. D'ailleurs, même par leurs conditions physiques d'existence, les peuples ont de plus en plus besoin les uns des autres. Nous, Hongrois, nous voulons vivre et agir comme porte-drapeau de la véritable paix familiale des peuples européens. C'est dans une amitié réelle et non artificiellement proclamée que nous voulons vivre avec eux. Bien plus, tournant nos regards vers des horizons plus lointains, nous, petite nation, nous voudrions également vivre dans une amitié sans trouble, dans le respect mutuel et pacifique, avec les grands Etats-Unis d'Amérique et l'immense empire russe. Nous voudrions avoir aussi des relations de bon voisinage avec Prague, Bucarest, Varsovie et Belgrade. Quant à l'Autriche, je dois dire ici que déjà tous les Hongrois l'aiment profondément à cause de l'attitude fraternelle qu'elle nous a témoignée au cours de nos souffrances présentes.

» Maintenant, tout notre destin dépend de ce que l'empire russe, aux deux cents millions d'habitants, compte faire de ses forces militaires cantonnées à l'intérieur de nos frontières. La radio a annoncé que ces forces armées ne cessent de croître. Nous sommes un pays neutre, nous n'avons donné à l'empire russe aucun motif de répandre le sang. Les dirigeants de l'empire russe ne pensent-ils pas que nous apprécierons davantage leur peuple s'il s'abstient de nous écraser ? On n'écrase pas un peuple qui n'est pas hostile. Nous n'avons pas attaqué la Russie et nous espérons qu'elle retirera le plus tôt possible ses forces armées de notre pays.

» Notre situation intérieure est d'autant plus critique que le travail et la production nationale se sont arrêtés. C'est la famine immédiate qui nous menace. La lutte pour la liberté a été menée par une nation décharnée. Pour cette raison et dans l'intérêt de toute la nation, il importe de reprendre partout et sans retard le travail, la production et la reconstruction. C'est immédiatement nécessaire, pour continuer la vie de la nation. Cela fait, nous ne devons pas perdre de vue et chacun doit être conscient que la lutte qui eut lieu ne fut pas une révolution, mais une guerre d'indépendance.

» Dès 1945, après une guerre perdue et sans but pour nous, un régime a été établi par la violence, dont les héritiers marquent maintenant les moindres détails du sceau du mépris, du dégoût et de la réprobation. C'est le peuple hongrois entier qui a balayé le régime. Que les héritiers de ce régime n'en demandent pas encore une preuve supplémentaire. Cette lutte pour la liberté, sans pareille dans le monde, a eu lieu parce que la nation voulait décider librement de **sa manière de vivre, de son destin, de l'administration de l'Etat et du fruit de**

son travail. C'est le peuple qui ne permettra jamais d'exploiter la véracité de ce fait pour un but secondaire quelconque, ni de la détourner dans l'intérêt de forces illégitimes. Nous avons besoin d'élections nouvelles, sans abus, auxquelles tous les partis pourront participer. Que ces élections aient lieu sous contrôle international. Pour moi, je me trouve en dehors des partis et, par ma fonction, je suis et je resterai au-dessus de ceux-ci. C'est en vertu de cette position que je lance à tous les Hongrois un appel à ne pas se livrer, après cette merveilleuse unité des journées d'octobre, à des dissensions de partis et à des désaccords. Ce pays a besoin maintenant de beaucoup de choses, mais le moins possible de partis et de leaders. Aujourd'hui, l'activité politique elle-même est une affaire secondaire; notre souci, c'est l'existence de la nation et son pain quotidien. Les révélations rétrospectives des héritiers du régime déchu ont rendu manifeste que les poursuites légales doivent être engagées sur tous les plans et devant des juridictions indépendantes et impartiales. Il faut éviter les vengeances personnelles et les empêcher. Les partisans et les héritiers du régime déchu portent une responsabilité spéciale du fait de leur activité, de leurs négligences, de leurs retards, comme du fait de leurs décisions erronées. Je ne désire point faire de déclaration relative aux aveux compromettants, étant donné qu'elle pourrait retarder la reprise du travail et la continuation de la production. Si l'évolution se poursuit honnêtement, selon les promesses faites, cette tâche me sera épargnée. Mais je dois souligner aussi le programme concret à réaliser, étant donné que nous vivons dans un Etat de droit, dans une société sans classe, que nous développons des conquêtes démocratiques, que nous nous basons sur un droit de propriété privée équitablement limité par les intérêts sociaux, et que nous ne désirons être qu'un peuple, un pays dont l'esprit national s'exprime par sa culture. C'est cela que veut devenir le peuple hongrois tout entier.

» D'autre part, comme chef de l'Eglise Catholique Romaine Hongroise, je déclare, en conformité avec la lettre collective de l'épiscopat de 1945, que nous ne nous opposons pas à une direction de l'évolution historique qui s'est trouvée justifiée, et qu'au contraire, nous allons promouvoir en tout cette saine évolution. Si le peuple hongrois le trouve naturel, nous devrons assurer l'existence de nos institutions qui ont un grand passé et une grande valeur. En vertu de cette même fonction, je mentionne brièvement, à titre d'information pour les 6,5 millions de catholiques du pays, que nous effacerons sur le plan de l'Eglise, toutes les traces de la violence et de l'influence caractéristique du régime déchu. Chez nous, cela tient tout naturellement à notre doctrine ancestrale de foi et de morale et aux règles canoniques qui ont pris naissance avec l'Eglise.

» C'est consciemment que mon message présent, adressé à la nation, ne s'étend pas à d'autres détails, car ce que j'ai dit est clair et suffisant. Mais, pour terminer, nous ne pouvons cependant omettre de poser une question : que pensent les héritiers du régime déchu? Si leurs prédécesseurs qu'ils stigmatisent avaient eu une base morale et religieuse, auraient-ils commis toutes ces actions aux conséquences desquelles ils s'efforcent maintenant d'échapper?

» Nous attendons dans notre bon droit le rétablissement immédiat de la liberté de l'enseignement religieux, la restitution des institutions et associations de l'Eglise Catholique, y compris de sa presse.

» Dès ce moment, nous veillerons, soucieux de voir si les actes correspondront aux promesses, et ce qui est réalisable aujourd'hui... [brouillage].

» Nous qui veillons et désirons promouvoir le bien de tout le peuple, nous avons confiance dans la Providence, et ce n'est pas en vain. »

Quelques heures après cette déclaration de paix basée sur le respect des droits de tous, se produisait une des violations les plus flagrantes

qui fût jamais de la justice internationale. Jamais non plus, semble-t-il, indignation et protestation contre la violence opprimant le droit ne furent plus universelles.

S.S. Pie XII traduisit la douleur de tous les cœurs honnêtes et condamna, comme gardien du droit naturel, une telle injustice, dans une troisième encyclique [14], *Datis nuperrime*, du 5 novembre 1956.

« Dans l'encyclique que Nous vous adressions tout récemment, à vous, Pasteurs de l'Univers catholique, Nous exprimions Notre espoir qu'une nouvelle aurore de paix, basée sur la justice et la liberté, allait enfin luire aussi pour le très noble peuple de Hongrie, puisqu'il semblait que la situation en ce pays s'améliorait.

» Mais les nouvelles qui ont suivi ont rempli Notre âme de la plus vive tristesse : voici coulant à nouveau dans les villes, les bourgs, les villages de Hongrie le sang des citoyens qui aspiraient de toute leur âme à une juste liberté; les institutions nationales, qui avaient été restaurées, sont de nouveau renversées et détruites par la violence; les armes étrangères imposent la servitude à un peuple ensanglanté.

» Ces tragiques événements qui frappent non seulement tous les catholiques, mais aussi tous les peuples libres, de la plus grande douleur et indignation, Nous ne pouvons pas — comme le commande la conscience de Notre charge — ne pas les déplorer et les réprouver. Que ceux dont les ordres ont provoqué de tels crimes considèrent enfin qu'on ne peut étouffer dans le sang humain la juste liberté des peuples.

» Quant à Nous, qui nourrissons à l'égard de tous des sentiments paternels, Nous affirmons qu'aucun acte de violence, qu'aucun massacre, quel qu'en soit l'injuste auteur, n'est jamais permis. C'est à la paix seulement que Nous exhortons tous les peuples et toutes les classes sociales, à cette paix qui est fondée sur la justice, sur la liberté, sur la charité et est nourrie par elles. Cependant, la parole du Seigneur à Caïn : « La voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre » (Gen., IV, 9-10) reste vraie aujourd'hui encore. Ainsi le sang de la nation hongroise crie vers Dieu. Si le juste juge souvent ne punit les individus de leurs péchés qu'après leur mort, il frappe parfois dès cette vie — l'histoire le prouve — les chefs des peuples, fauteurs d'injustices à l'égard des autres, ainsi que leurs Nations.

» Que Notre très miséricordieux Rédempteur, Nous l'en supplions, touche donc le cœur des responsables : qu'un terme soit enfin mis à l'injustice, que toute violence cesse et que toutes les nations pacifiées entre elles vivent dans la tranquillité et la sérénité de l'ordre.

» En attendant, pour tous ceux-là surtout qui ont malheureusement trouvé la mort au cours de ces tragiques événements, Nous implorons du Dieu de toute miséricorde la lumière et le repos éternels au Ciel; et Nous désirons que tous les chrétiens, dans cette supplication aussi, s'unissent à Nous.

» En vous transmettant tout ceci, Nous accordons, dans l'effusion de Notre charité, la Bénédiction Apostolique, médiatrice des faveurs célestes et témoignage de Notre bienveillance paternelle, à chacun d'entre vous, Vénérables Frères, à vos fidèles et spécialement à la très chère nation hongroise.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 novembre de l'année 1956, la dix-huitième de Notre Pontificat.

PIE XII, Pape. »

---

14. Texte original dans *L'Oss. Rom.* du 5 novembre 1956. Texte français dans *La Doc. Cath.*, 1956, c. 1479-1482.

Mais le Souverain Pontife voulut donner à ses protestations et à ses appels en faveur de la paix une diffusion plus large encore. Il le fit par un message radiophonique au monde entier, diffusé dans la soirée du 10 novembre.

Le Pape s'adresse à tous les peuples de l'Est et de l'Ouest, membres de la commune famille humaine. Il s'adresse à toutes les classes, aux hommes et aux femmes, aux intellectuels, aux travailleurs, artisans et paysans, de toute race et de tout pays, afin qu'ils fassent entendre eux-mêmes la voix de la nature et du bon sens à leurs gouvernants.

Devant l'étonnement, la tristesse, le découragement de ceux qui se prennent à se demander si la paix n'est pas un vain souhait, le Pape, dans la conscience « du mandat qu'il tient de Dieu de promouvoir le bien de toutes les nations », affirme que « la paix est un devoir à la portée de tous ».

Voici le texte de cette allocution [15].

« A la douleur de Notre cœur de père pour l'iniquité consommée au détriment du cher peuple hongrois, coupable d'avoir voulu le respect des droits humains fondamentaux, s'ajoutent Notre anxiété pour la paix menacée et la douleur de voir s'affaiblir les rangs de ceux sur l'autorité, l'union et la bonne volonté desquels on semblait pouvoir compter beaucoup pour le rétablissement progressif de la concorde entre les nations dans la justice et dans la véritable liberté.

» Qui pourrait nier que les questions de la paix et de la juste liberté ont fait un pas en arrière, rejetant avec elles dans l'ombre les espérances laborieusement ressuscitées et fortifiées par de multiples témoignages?

» Trop de sang a été injustement versé; trop de deuils et de massacres soudain renouvelés; le fil ténu de la confiance, qui avait commencé à réunir les peuples et soutenait tant soit peu les âmes, semble brisé; le soupçon et la défiance ont creusé un plus profond abîme de séparation. Le monde entier a justement tressailli devant le recours hâtif à la force, mille fois et par tous exécrée comme moyen d'aplanir les conflits et d'assurer la victoire du droit.

» Il n'est pas douteux que, du paroxysme de ces jours de violence, le monde ne soit sorti désorienté et ébranlé dans sa confiance, ayant assisté au retour d'une politique qui, à des titres divers, place l'arbitraire et l'intérêt économique au-dessus des vies humaines et des valeurs morales.

» Devant de telles atteintes à la justice et à l'amour fraternel, devant le scepticisme qui envahit progressivement les hommes en face de l'avenir, devant la désunion croissante des esprits, Nous, qui tenons de Dieu le mandat de promouvoir le bien de toutes les nations et qui estimons fermement que la paix n'est pas un vain songe mais un devoir à la portée de tous, dans l'intention de contribuer à sauver cette paix, tant en elle-même que dans les facteurs sur lesquels elle se fonde, Nous voulons adresser aux peuples Notre cri angoissé : restaurons les voies de la paix, renforçons l'union de ceux qui la désirent, redonnons la confiance à ceux qui l'ont perdue.

» C'est pourquoi Nous Nous adressons tout d'abord à vous, chers peuples.

15. Texte original italien dans *L'Oss. Rom.*, du 12-13 nov. 1956. Texte français dans *La Doc. Cath.*, 1956, c. 1481-1484.

hommes et femmes, intellectuels, travailleurs, artisans et paysans, de toute race et de tout pays, afin que vous fassiez entendre à vos gouvernants quels sont vos sentiments intimes et vos vraies aspirations.

» Les faits ont confirmé que les peuples, les familles, les individus préfèrent la tranquillité du travail et de la famille aux richesses les plus convoitées. Ils sont prêts à renoncer à celles-ci, s'il faut les payer au prix de la tyrannie et au risque d'une guerre avec ses conséquences de ruines, de deuils, de prison et de mort. Au nom de la religion, de la civilisation et du juste sentiment humain : c'en est assez des répressions illégales et brutales, des desseins belliqueux, des rivalités d'hégémonie entre puissances, toutes choses qui font de la vie terrestre un abîme d'angoisses et de terreurs, qui torturent les âmes et réduisent à néant les fruits du travail et du progrès.

» Cette voix, qui est celle de la nature, il faut qu'elle se fasse entendre bien haut, à l'intérieur et à l'extérieur de chaque nation et qu'elle soit entendue et accueillie de ceux à qui les peuples ont confié le pouvoir. Si une autorité publique, dans la mesure où cela la concerne, ne tendait pas à assurer au moins la vie, la liberté, la tranquillité des citoyens — quelles que soient ses autres réalisations, — elle faillirait dans la substance même de son but.

» Mais, plus que toute autre préoccupation, pèse sur les âmes le sens des faits douloureux de Hongrie. L'émotion universelle et spontanée du monde, que l'attention portée à d'autres graves événements ne réussit pas à diminuer, montre combien il est nécessaire et urgent de rendre leur liberté aux peuples qui en ont été privés. Le monde peut-il se désintéresser de ces frères et les abandonner au destin d'un dégradant esclavage? Assurément, la conscience chrétienne ne peut se soustraire à l'obligation morale de tenter tous les moyens permis pour restaurer leur dignité et leur rendre la liberté.

» Nous ne dissimulons pas combien les rapports entre les nations et entre les groupes continentaux qui les embrassent sont compliqués à l'heure présente. Mais que l'on écoute la voix de la conscience, de la civilisation, de la fraternité, que l'on écoute la voix même de Dieu, Créateur et Père de tous en faisant passer, même au prix de sacrifices graves, tout autre problème et tout intérêt particulier après l'intérêt primordial et fondamental des millions de vies humaines réduites à l'esclavage.

» Que l'on resserre bientôt les rangs et que l'on groupe en un pacte solide tous ceux qui — gouvernements et peuples — veulent que le monde suive le sentier de l'honneur et de la dignité des fils de Dieu. Un pacte capable aussi de défendre efficacement ses membres de toute attaque injuste contre leurs droits et leur indépendance. Ce ne sera pas la faute des honnêtes gens, s'il ne reste à ceux qui s'éloignent de cette voie que le désert de l'isolement. Peut-être se produira-t-il — et Nous le souhaitons de tout cœur — que la cohésion des nations aimant sincèrement la paix et la liberté suffira à amener à des desseins plus modérés ceux qui se soustraient aux lois élémentaires de la société humaine et qui se privent par là eux-mêmes de parler au nom de l'humanité, de la justice et de la paix.

» Leurs peuples ne pourront pas ne pas éprouver, les premiers, le besoin de faire partie à nouveau de la famille humaine pour en goûter l'honneur et les avantages. Soyez donc tous unis pour la liberté et pour la paix, vous, chers peuples de l'Est et de l'Ouest, membres de la commune famille humaine.

» La *paix*, la *liberté*...

» Désormais, ces mots redoutables ne sont plus l'objet d'équivoques. Ils ont **retrouvé leur sens originel et lumineux, celui qui fut toujours le Nôtre, comme**

dérivant de la nature et de la volonté manifeste du Créateur. Répétez-les, proclamez-les, réalisez-les. Que vos gouvernants se fassent les interprètes fidèles de vos vrais sentiments, de vos vraies aspirations. Dieu vous aidera, Dieu sera votre force.

» Dieu! Dieu! Dieu!

» Que ce nom ineffable, source de tout droit, de toute justice, de toute liberté, résonne dans les Parlements et sur les places, dans les maisons et les usines, sur les lèvres des intellectuels et des travailleurs, dans la presse et dans la radio. Que le nom de Dieu, synonyme de paix et de liberté, soit l'étendard des hommes de bonne volonté, le lien des peuples et des nations, le signe auquel se reconnaîtront les frères et les artisans de l'œuvre commune de salut. Que Dieu vous tire de votre torpeur et vous écarte de toute complicité avec les tyrans et les fauteurs de guerre, qu'il éclaire vos consciences et réaffermisse vos volontés dans l'œuvre de reconstruction.

» Que son nom résonne surtout dans les temples sacrés et dans les cœurs, comme un appel suprême au Seigneur pour qu'il aide à réaliser, par sa puissance infinie, ce que les faibles forces humaines ont tant de peine à obtenir.

» Avec cette prière, que Nous sommes le premier à faire monter vers le trône de la divine Miséricorde, Nous vous quittons, chers Fils, dans la confiance que la sérénité viendra à nouveau briller sur le monde et sur les fronts accablés, et que la paix, mise à si dure épreuve, en sortira plus limpide, plus durable et plus juste. »

*
* *

A la voix du pape, celle de la plupart des pays s'est associée pour stigmatiser l'injustice. Un admirable élan de sympathie morale et d'entr'aide matérielle entoure un peuple martyr. Il n'en reste pas moins que les notions sacrées de droit et de liberté humaines viennent d'être douloureusement blessées. Si l'histoire du monde n'était pas dominée par une Croix sur laquelle se consomme à la fois un mystère d'iniquité et d'amour, nos consciences chrétiennes pourraient être bouleversées.

Du moins cette crise grave permet-elle à ceux qui veulent voir et comprendre de se rendre compte que c'est contre l'homme lui-même qu'agit tout système qui veut ignorer Dieu. L'Eglise depuis des années n'a cessé de le répéter par la voix de ses Pontifes.

Dieu veuille que la voix de son Eglise, seule accréditée pour parler en son nom à toutes les nations, soit entendue! Elle est et restera toujours celle de la vérité et de la charité.

Emile BERGH, S. J.